

**SUR QUELQUES LIGNES DE BÈDE LE  
VÉNÉRABLE  
OU L'ESQUISSE D'UN ROMAN HISTORIQUE**

par Henri VERGNIOLLE DE CHANTAL  
(Montpellier)

Ce texte a pour objet de mettre en parallèle, dans les versions d'Augustin Thierry, de Bède le Vénérable et de Marguerite Yourcenar, le récit de la scène, censée avoir eu lieu en 628, par laquelle le roi Edwin substitue le christianisme au paganisme comme culte officiel<sup>1</sup>.

Dans les cinq livres de *l'Historia ecclesiastica gentis Anglorum*, Bède (673-735) retrace l'histoire de l'Angleterre depuis les premiers raids de César jusqu'à son époque dans une perspective d'apologétique religieuse appuyée sur une érudition minutieuse. Pour ce qui est de *l'Histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands, de ses causes et de ses suites jusqu'à nos jours, en Angleterre, en Écosse, en Irlande et sur le continent* (1825) d'Augustin Thierry (1795-1856), il s'agit d'un ouvrage centré autour de l'idée d'un parlementarisme anglais d'avant l'oppression par les Normands et dont le propos est autant politique qu'historique.

La scène, consignée par Bède et reprise par A. Thierry, se prête, par son aspect saisissant, à l'enseignement moral ou religieux, puisque le cours de l'histoire semble dépendre d'une simple métaphore emportant la décision du roi et de ses conseillers. Celui-ci en effet, après avoir écouté les propos amers du grand-prêtre païen Coif et le discours désabusé d'un chef de guerre comparant la vie humaine au vol d'un passereau qui, alors qu'à l'extérieur la tourmente de l'hiver fait rage, entre par la fenêtre d'un château et ressort par l'autre, se laisse convaincre par la beauté de cette parabole sur la fragilité et la

---

<sup>1</sup> Nous référons, pour M. Yourcenar, aux éditions des *Œuvres romanesques* et des *Essais et Mémoires* à la Bibliothèque de la Pléiade (1982 et 1991), et pour A. Thierry et Bède le Vénérable, au tome 4b du *Patrimoine littéraire européen* (Bruxelles, De Boeck Université, 1993).

nature éphémère de la vie humaine et décide, après consultation de ses conseillers, "l'introduction d'un dieu nommé Jésus en Northumberland" (p. 276).

Il n'est donc pas étonnant que l'épisode ait été retranscrit en vieil anglais par le roi Alfred le Grand (849-899), traducteur et préfacier de la *Règle pastorale* du pape Grégoire le Grand et des *Soliloques* de Saint-Augustin, auteur de proverbes et de traductions de Boèce, et présent dans la mémoire de l'histoire d'Angleterre comme une sorte de Salomon. M. Yourcenar met d'ailleurs en parallèle "Bède le contemplatif" et "Alfred l'homme d'action" (p. 276), sans doute opposés dans leurs fonctions, mais ayant en commun un même souci d'apologétique chrétienne. Dans les trois textes, celui d'A. Thierry, de Bède et d'Alfred le Grand, on est dans le registre didactique, puisqu'il s'agit de tirer une leçon politique, religieuse ou morale de l'événement, et nous allons voir que M. Yourcenar se situe sur un tout autre plan.

En effet l'essai est introduit par l'épigraphe *Cume an spearwa...*, tirée du texte en vieil anglais de "l'âpre version du roi Alfred" (p. 279) que l'auteur met en parallèle avec celui de Bède, en latin, en ne cachant pas sa préférence pour la première, parce que "la prose latine de Bède, si gauche, est pourtant trop classique encore pour cette pensée primitive, à la fois concrète et flottante" (p. 279).

Des textes originaux M. Yourcenar ne cite donc que l'évocation du vol du passereau, c'est-à-dire l'élément métaphorique de la parabole, éliminant ainsi l'aspect didactique, et marque son goût pour le texte en vieil anglais du roi Alfred. Ainsi s'efforce-t-elle de dépasser l'élaboration écrite du texte du moine de Jarrow et de revenir aux "paroles" (p. 275) de "ce thane dont nous ignorons le nom", mais qui "parla en poète et en visionnaire" (p. 276). Si en effet "la parole humaine nous arrive du passé par relais successifs, cahin-caha, pourrie de malentendus, rongée d'omissions et incrustée d'ajouts" (p. 276), et si M. Yourcenar préfère la version en vieil anglais du roi Alfred à la version en latin de Bède, c'est qu'elle se situe dans la perspective d'"authenticité tonale" (p. 293) définie par elle dans *Ton et langage dans le roman historique* (p. 289).

Centrant son propos sur "la métaphore" (p. 279) et se situant donc sur le même plan que "le chef de clan [...] poète et visionnaire" (p. 276), citant les deux textes, latin et anglais, sans traduction, M. Yourcenar s'efforce de retrouver l'épisode originaire dans son émouvante simplicité, de mettre de côté les constructions ultérieures des historiens, chroniqueurs ou apologétistes, et d'entendre la voix du "thane mélancolique", "orateur, dont le style poétique [traduit] un scepticisme profond qui est aussi un profond scepticisme" (p. 278).

## Sur quelques lignes de Bède le Vénérable

Le discours du noble a en effet probablement été tenu dans un anglais proche de celui du roi Alfred, dont on sait qu'il a eu le souci d'assurer la diffusion en langue vulgaire de l'enseignement chrétien, et la préférence de M. Yourcenar pour cette "âpre version" (p. 279) est à situer dans la perspective des "éclats de voix avec lesquels reconstituer un ton ou un timbre, comme d'autres avec des éclats de marbre reconstituent un buste brisé" (p. 295).

En ne reprenant des textes latin et anglais que l'image du vol de l'oiseau, "métaphore tirée de l'expérience courante" (p. 279) et susceptible de tisser un lien entre le chef de guerre de 628 et le lecteur du vingtième siècle, elle ne cache pas son goût pour "le style poétique" (p. 278) de "ce chef de clan plus ou moins barbare" (p. 279) dont elle qualifie le scepticisme de "profond" (p. 278), et confirme cette attitude de pure écoute d'une voix venue du fond des âges en écrivant : "l'aveu d'ignorance du thane reste le nôtre, ou plutôt le resterait, si les philosophies, les techniques, toutes les structures que l'homme construit et dont il est le prisonnier, ne cachaient pas à l'immense majorité des hommes d'aujourd'hui qu'ils n'en savent pas plus long sur la vie et la mort que ce chef de clan plus ou moins barbare" (p. 279).

Ainsi le chef de guerre poète est-il à la fois extraordinairement lointain et proche, et la vérité de l'évocation yourcenarienne de la conversion du roi Edwin se construit sur la ténuité et la fragilité du lien qui unit le noble de 628 et l'écrivain contemporain : une simple métaphore dont M. Yourcenar infléchit la signification.

"On pourrait aller plus loin et faire de la salle assiégée par la neige et le vent, illuminée, pour un temps, au sein de la triste grisaille de l'hiver, un autre et également poignant symbole. Celui du cerveau, chambre éclairée, feu central, temporairement placé pour chacun de nous au milieu des choses, et sans quoi l'oiseau ni la tempête ne seraient ni imaginés ni perçus" (p. 280) : ainsi conclut notre auteur qui, reprenant la métaphore de l'oiseau traversant comme une flèche la salle du château éclairée d'un bon feu, mais assiégée par la tourmente de l'hiver, joint sa voix à celle de l'obscur chef de guerre, mais déplace l'accent du passage de l'oiseau au feu qui flambe dans la salle et de l'idée de fragilité de la vie humaine à l'affirmation des pouvoirs de l'esprit.

En quoi M. Yourcenar procède avec la parabole du passereau comme avec le poème d'Hadrien, traduisant librement et s'octroyant *in fine* le dernier mot. La clause "Un instant encore, regardons ensemble les rives familières, les objets que sans doute nous ne reverrons plus... Tâchons d'entrer dans la mort les yeux ouverts..."

(p. 515) représente en effet l'apport yourcenarien au poème d'Hadrien, dont le propos est infléchi dans le sens d'une attitude stoïcienne face à la mort. À la mélancolie de l'adieu de l'empereur à la vie, dans le texte latin, M. Yourcenar ajoute la note de courage qui se traduit par le double impératif et la référence au regard.

Le procédé est semblable dans le cas du discours du chef de guerre qu'elle traduit librement, mais avec élégance, et dont elle modifie la signification en reprenant, dans la parabole, l'élément non marqué et par conséquent laissé libre, "le feu, allumé au centre" (p. 277) de la salle où le roi prend son repas avec ses conseillers et ses liges. Dans le cas d'Hadrien l'apostrophe de l'empereur à son âme se prolonge en une injonction à lui-même, dans celui du "thane mélancolique" (p. 278) l'accent se déplace du vol du passereau au feu éclairant la salle, mais le procédé par lequel M. Yourcenar joint sa voix à une voix venue du fond des âges reste identique et esquisse un lien dont la ténuité fait percevoir au lecteur toute l'épaisseur du temps.

Ainsi l'auteur construit une vérité à partir de l'éloignement et de la fragilité d'une parole dont le lointain écho nous parvient d'une époque reculée et à laquelle l'écrivain contemporain répond, ébauchant un dialogue à travers les siècles, comme le fait Hadrien dans cette lettre à Marc Aurèle mais plus encore à la postérité que sont *Mémoires d'Hadrien*, et donnant toute sa vérité à la scène de la conversion du roi Edwin par le paradoxe qu'il y a, pour un lettré du vingtième siècle, à être si proche d'un chef de guerre anonyme dont on est séparé par 1348 ans, mais avec lequel on partage un même "aveu d'ignorance [...] sur la vie et la mort" (p. 279).

On est dans le registre des "formes non stylisées de la parole" (p. 290), des voix "venues du passé" (p. 292), "de la vie sentie au jour le jour à un niveau très proche du langage parlé" (p. 298) dont parle *Ton et langage dans le roman historique* (p. 289), et qui construisent une vérité d'autant plus émouvante et humaine que les dates ne sont pas citées, ou seulement très approximativement, et que les conséquences historiques de l'épisode sont évoquées pêle-mêle, en vrac, et dans le plus grand désordre, comme si l'important était moins le cours de l'histoire que le discours de "ce thane dont nous ignorons le nom" et qui "parla en poète et en visionnaire" (p. 276).

Il semble qu'il y ait plus de vérité dans le faible écho de la voix du noble barbare et la réponse que lui fait l'auteur à travers un vaste intertexte (Shakespeare, Homère, un lucumon étrusque, Vigny, Luther) englobant des siècles et des cultures différentes, que dans les réalisations historiques effectives, que M. Yourcenar cite en vrac : "l'île-monastère de Lindisfarne, [...] la cathédrale d'York et celle de Durham, celle d'Ely et celle de Gloucester, saint Thomas de

## Sur quelques lignes de Bède le Vénérable

Canterbury [...], Henry II et [...] Henry VIII ; le catholicisme de Marie Tudor et le protestantisme d'Élisabeth, [...] les martyrs [...] et quelques écrits mystiques admirables" (p. 277), c'est-à-dire l'ensemble de l'histoire de l'Angleterre, sont mentionnés quasiment en courant, et l'écoulement du temps est évoqué avec une certaine désinvolture, "l'aube tempétueuse du VII<sup>e</sup> siècle" (p. 275) , "plus de cent ans de distance" (p. 275), "une antiquité sans âge" (p. 275) , "deux cents ans environ" (p. 275), "un siècle et demi, peu s'en faut" (p. 276), "la distance où nous sommes d'eux" (p. 278). Les marques temporelles comme les événements historiques sont notées de manière floue et sans souci d'introduire une cohérence ou une chronologie.

Le propos de M. Yourcenar n'est pas d'un historien, il vise à faire se rejoindre les voix de siècles et de cultures différents et à tisser ce lien, si ténu soit-il, qui les unit dans une même interrogation "sur la vie et la mort" (p. 279). Ces voix qui se répondent à travers les espaces du temps construisent un univers de la distance, de la fragilité, mais aussi de la vérité, ce qui situe le roman historique yourcenarien dans la perspective de la poétique des ruines dont les représentants abondent, par exemple Hubert Robert, Pannini et Piranèse dans le domaine pictural, Du Bellay, Bernardin de Saint-Pierre, Volney, Chateaubriand, Ugo Foscolo et Leopardi pour la littérature.

Ainsi les références au "sombre univers poétique du *Macbeth* de Shakespeare", à "un héros d'Homère", à "un lucumon étrusque", à Vigny et à Luther (p. 279) construisent une vérité sur l'éloignement, la distance, le fragmentaire et l'interrogation. Cité comme il l'est, sans traduction, le texte du roi Alfred prend l'aspect d'un objet étrange venu du passé et dont nous ne parvenons plus à déchiffrer le sens

C'est donc le poète anonyme et quasi légendaire qui l'emporte sur le prélat et sur le roi, c'est toute l'histoire d'Angleterre qui semble dépendre d'une scène et d'une métaphore, celle-ci faisant le lien entre "un chef de clan plus ou moins barbare" (p. 279), "un pieux chroniqueur" (p. 278) et l'écrivain moderne. Ainsi l'essai *Sur quelques lignes de Bède le Vénérable* est-il la glose et la réécriture du texte de Bède dans la double perspective, esthétique et philosophique, de l'aspect éphémère de l'existence humaine, comme *Mémoires d'Hadrien*, où les dernières lignes sont une traduction et une réécriture du poème attribué à l'empereur dont la voix s'éloigne peu à peu.

La vérité de cette évocation de la conversion du roi Edwin se construit autour du sentiment de la distance que donne la métaphore de l'oiseau, seul point commun, à travers l'épaisseur des siècles, entre l'écrivain contemporain et l'obscur chef de clan de 628. Comme dans

*Henri Vergniolle de Chantal*

*Mémoires d'Hadrien* ou *L'Œuvre au Noir*, M. Yourcenar sait donner à l'histoire sa profondeur par des références esthétiques et philosophiques qui nous font sentir la fragilité de la voix humaine dans l'infinité du temps.